

**TAHAR BEN JELLOUN:
«LA TRADUCTION EST UN ÉLÉMENT ESSENTIEL
DE CE TRAVAIL DE COMMUNICATION
ENTRE LES CULTURES»**

Entretien réalisé par **Elena-Brândușa STEICIUC**
Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie

Notice bio-bibliographique :

Né à Fès en 1944, Tahar Ben Jelloun a fait des études de philosophie à l'Université de Rabat, ensuite il a enseigné à Tétouan et Casablanca, collaborant en même temps à la revue « Souffles ». En 1971 il s'établit en France, où il suit des cours de psychologie sociale et travaille comme psychothérapeute. Il collabore également au journal *Le Monde*.

Les premiers romans publiés en France sont : *Harrouda* (1973), *La Réclusion solitaire* (1976), *Moha le fou*, *Moha le sage* (1979), *Prière de l'absent* (1981), *L'Enfant de sable* (1985). La reconnaissance de ses mérites ne tardera pas et le roman *La Nuit sacrée* (1987) lui vaudra le Prix Goncourt.

D'autres titres benjellouniens : *Les yeux baissés* (1991), *L'Homme rompu* (1994), *La Nuit de l'erreur* (1997), *Auberge des pauvres* (1999), *Labyrinthe des sentiments* (1999), *Cette aveuglante absence de lumière* (2000), *Le dernier ami* (2004), *Partir* (2006).

A côté du genre romanesque, Tahar Ben Jelloun a publié de la poésie (*Les Amandiers sont morts de leurs blessures*, 1976) des recueils de nouvelles (*Le premier amour est toujours le dernier*, 1995, *Amours sorcières*, 2003), des essais (*La plus haute des solitudes*, 1977), du théâtre.

E.B.S. – *Comment percevez-vous le statut de « passeur entre deux cultures » qui vous a été attribué pour la première fois par Bernard Pivot, si je ne m’abuse ? Est-ce de cette identité complexe que vient votre force en tant qu’écrivain ?*

T.B.J. – Être un passeur est une belle et noble fonction ; je n’ai rien fait pour le devenir, mais du fait de ma formation en français et en arabe, du fait de vivre en France et au Maroc, je suis devenu une sorte de lien entre les deux cultures, mais je ne pense pas être un spécialiste, je suis juste un écrivain qui essaie de raconter des histoires qui se passent souvent dans son pays natal et qui les écrit dans une langue qui n’est pas sa langue maternelle. De ce fait, il se crée une distance, une relativité qui met en évidence la complexité des relations humaines et la grande nécessité pour les cultures de se rencontrer, se mélanger et s’enrichir mutuellement. Je pense que la lecture est le principal moyen de réaliser cette rencontre. Être passeur c’est comme être un regard double sans déséquilibrer la vue. Au fond je n’ai pas conscience d’être ce passeur, mais du fait de mon travail axé sur les deux réalités, je le deviens et j’espère être à la hauteur.

E.B.S. – *Vous êtes un des auteurs d’expression française les plus traduits, sinon le plus traduit dans le monde, selon l’Index Translationum (<http://database.unesco.org/xtrans/xtra-form.html>). Puisque nous sommes une publication axée sur le travail de traduction, pourriez-vous nous parler des rapports que vous entretenez avec vos traducteurs ?*

T.B.J. – La traduction est un élément essentiel de ce travail de communication entre les cultures. On a beau vouloir être un passeur, si les oeuvres ne sont pas traduites, cela ne sert à rien. Pour moi c’est une grande fierté d’être lisible dans autant de langues. C’est un honneur et une chance. Je ressens quelque chose d’étrange de voir mes livres dans des langues si lointaines comme le hindi, l’ourdou, le roumain ou le japonais. Je me pose des questions et je pense à un lecteur anonyme qui prend un train et lit un de mes livres pour passer le temps. Je m’imagine entre ses mains parlant sa langue et provoquant chez lui des réactions inattendues. C’est curieux comme sentiment. Évidemment, je ne suis capable de lire aucune de mes

traductions. La seule que je pourrai lire c'est l'arabe, malheureusement, elle est piratée, mal faite et surtout bâclée par des commerçants qui n'ont aucun respect pour l'auteur et encore moins pour les droits de l'homme. Ce sont des maisons syriennes qui pratiquent cette piraterie honteuse et qui font mal à la culture dans le monde arabe.

E.B.S. – *Beaucoup d'auteurs qui ont choisi de s'exprimer dans une langue autre que leur langue maternelle ont traduit eux-mêmes leurs écrits, il suffit de penser à Beckett, à Nabokov ou à mon illustre compatriote Panait Istrati. Avez-vous été tenté par l'autotraduction ?*

T.B.J. – Non, je n'en suis pas capable. Un ami grec, l'écrivain Vassilis Alexakis, écrit ses romans en français d'abord et ensuite passe des mois à les traduire en grec. J'ai toujours trouvé cette démarche pénible. En plus je ne maîtrise pas assez la langue arabe classique pour écrire directement en arabe. Je le regrette.

E.B.S. – *Votre livre Le racisme expliqué à ma fille (1997) est écrit sous la forme d'un dialogue avec Mérième, dédicataire du volume, qui avait dix ans à l'époque. C'est un texte d'une grande clarté et objectivité (pour ne pas parler de son utilité !) qui explique à la petite, à ses copines, mais aussi à tous les enfants de tous les pays – il y a eu des traductions en 33 langues, dont le roumain, aux Editions Humanitas de Bucarest –, des réalités de notre temps comme **le racisme, la discrimination, la xénophobie, la guerre**. Comme vous l'avouez dans l'Introduction, ce texte a requis de votre part un important travail de réécriture. Quelques années plus tard, vous avez publié un autre volume du même type, dialogué, L'islam expliqué aux enfants, qui transmet à des enfants nés musulmans, mais aussi à des enfants nés dans n'importe quelle culture, des informations basiques à ce sujet. Tahar Ben Jelloun, est-il plus difficile d'écrire pour les enfants ?*

T.B.J. – Écrire pour les enfants est un travail à part. Il s'agit d'être pédagogue tout en étant créateur. Il faut être rigoureux, très exigeant car les enfants sont attentifs à la création. Il faut respecter leur attente. Il faut être clair, précis, juste. Il faut vérifier ce qu'on fait. Avec ces deux livres j'ai appris la pédagogie sur le terrain ; j'ai

fait des centaines de visites dans les écoles de plusieurs pays. J'ai aimé me confronter aux enfants, écouter leurs questions, discuter avec eux. Cela vaut la peine, parce qu'un enfant est encore disponible pour accueillir des idées nouvelles. Les adultes ont des certitudes. Les enfants aiment apprendre. C'est un capital magnifique ; c'est pour cela que j'accepte toujours, quand c'est possible, d'aller dans les écoles.

E.B.S. – *Dans votre article « On ne parle pas le francophone » (Le Monde Diplomatique, mai 2007), contribution au texte-manifeste « Pour une littérature-monde » signé par une quarantaine d'écrivains, vous êtes contre cette distinction discriminante entre l'écrivain « de souche » et l'écrivain « francophone », i.e. « celui qui vient d'ailleurs et qui est prié de s'en tenir à son statut légèrement décalé » par rapport au premier. Vous avez tout à fait raison quand vous affirmez que les lecteurs ne font pas de distinction entre une littérature française « de souche » et une autre, « métèque pas souche » et que le public « aime la bonne littérature quels que soient l'auteur, sa couleur de peau, ses origines géographiques, ses horizons ou le grain de sa voix ». Peut-on aujourd'hui se passer d'un concept qui a fait fortune et qui, malgré ses imperfections, signifie une communauté, un partage de langue et de pensée ?*

T.B.J. – Le concept de la francophonie est ambigu. Je fais une distinction entre la francophonie en tant que système et programme politique et le fait de s'exprimer en français en tant qu'écrivain. Je ne nie pas les richesses de la littérature écrite dans la langue française par des écrivains non français de souche. Il vaut mieux trouver un autre concept et surtout ne pas confondre le politique et la création littéraire.

E.B.S. – *Les lecteurs roumains aiment bien vous lire, soit en français, soit en roumain (rien qu'entre 1996 et 2005 on a traduit six de vos titres, chez divers éditeurs). Petit détail significatif : votre photo est à la place d'honneur dans la plus grande librairie de ma ville. Pourriez-vous révéler aux lecteurs de notre publication, qui comptent parmi vos admirateurs, vos projets d'écriture ? Quoi de neuf dans l'atelier de création de Tahar Ben Jelloun ?*

T.B.J. – Je publie en janvier 2008 un roman – *Sur ma mère* –, qui est l’histoire d’une femme qui, atteinte de la maladie d’Alzheimer, se met à raconter son enfance à son fils qui découvre tout de la vie de sa mère. C’est un roman inspiré par la maladie de ma propre mère mais j’ai dû inventer sa vie que je ne connaissais pas. Les mères maghrébines ne se confient pas à leurs fils. J’ai aussi écrit une pièce de théâtre *Genet et Beckett à Tanger*.

E.B.S. – *Un grand MERCI, Tahar Ben Jelloun, que j’aimerais pouvoir vous dire dans toutes les langues où vous avez été traduit...*